Sonia Baechler[1]

LE MIROIR

Quand j'avais 17 ans, j'avais dans ma chambre un miroir

Je jouais de la guitare, une guitare folk achetée à mon retour d'Irlande avec le peu de sous qui me restait. «Dirty old town» assise sur mon balcon, à rêver mon indépendance et à me dire que je ne voulais pas grandir. Au fond de moi, comme une peur, comme une impatience, qui à la fois me retenait et me poussait dans la rue.

J'avais décidé, devant mon miroir, que je partirais seule avec mon sac de cuir et ma veste en daim. Une veste usée jusqu'à la moelle, que je ne quittais pas. La veste que portait mon père à son mariage. Je devais prendre le train de nuit jusqu'à Florence, apprendre la poésie, celle qui ne se dissèque pas dans les cours de français, laisser de côté pour un temps les mots trop savants, trop grands, trop longs, trop vides. Je me souviens avoir crié sur le quai de la gare. Folie ! Mes 17 ans…

Je voyageais quand j'avais 17 ans. Mais partout où j'allais, je me sentais nue. Nue devant mon miroir, nue derrière ma guitare, nue dedans et nue dans les rues. J'avais 17 ans et pas de vêtement. Juste ma peau et ma veste en daim pour garder encore contre moi quelques morceaux d'enfance.

Il y avait tous ces mots dans ma tête, et, devant mon miroir, cette question qui allait et venait : qui suis-je, moi, dans tout ce bruit ? A mon grand-père qui veillait derrière sa fenêtre sur ma chasteté, à la bonne sœur qui nous dessinait sur le tableau noir les périodes «plus» et les périodes «moins» d'après la méthode de contraception naturelle, j'ai récité : «Je suis comme je suis, Je suis faite comme ça, Quand j'ai envie de rire, Oui je ris aux éclats, J'aime celui que j'aime, Est-ce ma faute à moi, Si ce n'est pas le même, Que j'aime chaque fois…». Avec Jacques-Prévert je me suis persuadée : «Je suis comme je suis».

Une actrice, une fabulatrice, une folle, une menteuse ?

Devant mon miroir, j'ai joué Juliette. Je suis morte des dizaines de fois par jour. Je me suis regardée tomber, sur le côté droit, sur le gauche, la tête sur un lit, le couteau planté dans le cœur ou plus légère. J'ai fait les quatre cent coups. J'ai imaginé m'enfuir, partir pour Hollywood, aider les pauvres, réussir ailleurs, ne pas tomber dans les pièges, ne jamais grandir. J'ai joué de la guitare, joué des pièces de théâtre, répondu à des interviews, joué celle qui osait tout. J'ai tout mélangé, le vrai, le faux, l'image et le réel.

Je n'ai pas toujours aimé, à 17 ans, être ce que j'étais, devoir être ce que je n'étais pas, être ce que je croyais être.

Mais devant mon miroir, j'ai eu mille vies. Et depuis, je n'ai cessé de les nourrir. Je savais que je ne resterais pas assise sur mon lit. Que je partirais. Je savais aussi que forcément, sur la route, quelque part un jour, je me perdrais. Je sentais que je n'étais pas tout à fait sage, que j'allais bifurquer, prendre des chemins de traverse, je savais que j'allais avoir mal et que j'allais rire aussi.

A 17 ans, j'avais un miroir, et devant lui j'avais déjà décidé que j'écrirais toutes les vies que je ne vivrais pas…

1 Auteure de *On dirait toi*, Bernard Campiche Editeur

David Bosc[1]

ÉLOGE DE LA FAIM

Il y a bien des façons de mentir quand on raconte sa jeunesse. Pour qu'elle brille davantage, on peut en gommer les servitudes, les heures harassantes d'ennui au fond des classes ou devant l'œil dévorant de la télévision. On peut l'enjoliver, coller partout des sourires triomphants, de la vitesse, des conquêtes. À l'opposé, et c'est un peu la même chose, on peut la noircir et lui donner la beauté du tragique. Il n'empêche que ma mère, lorsqu'il m'arrive de lui parler de celui que j'étais à dix-sept ans, de ce que faisait et vivait ce garçon qu'elle connaissait et ne connaissait pas, elle pleure.

Le plus dur, à cet âge, ce n'est pas la petite délinquance, les cuites et les bagarres, mais la solitude. Aussitôt les gens solides, les gens sans états d'âme corrigent : le «sentiment de solitude». Il faut pourtant dire à ces braves imbéciles que la solitude et le sentiment d'être seul, c'est la même chose. Le plus formidable, à cet âge, c'est l'amitié : j'avais trois amis.

Depuis mes treize ans et demi, je fumais le matin dans la nuit d'hiver et j'allais au café avant le début de la classe : pas de métamorphose l'année de mes dix-sept ans. J'avais autant de poil au menton que l'épicière de mon village (non, ça n'est pas vrai, elle en avait plus que moi : le lundi, à l'ouverture, elle était rasée de près, elle avait les joues bleues des gangsters italo-américains). Je conduisais une moto en toute illégalité (après avoir raté mon permis pour la troisième fois, n'ayant plus un centime pour payer un nouvel examen, j'ai menti, j'ai dit le soir à mon retour : c'est bon, je l'ai. Et je suis parti au village m'acheter des cigarettes. Le flic du coin veillait vaguement au port du casque).

On pourrait faire son autoportrait (aux âges célibataires) en décrivant sa chambre. La mienne était celle d'un garçon qui aurait aimé avoir, disons, trente ans, mais dans une autre époque, n'importe laquelle entre 1830 et 1950. Un fauteuil club en cuir fauve, une table de bois sombre avec une lampe articulée de métal noire, aux murs des vieilleries, et enfin des livres tout le long d'une planche de pin qui bordait mon lit double. Cette chambre, ma belle-mère la fouillait régulièrement pour y lire ce que j'écrivais et dénicher ma revue plus ou moins pornographique, qu'elle mettait ensuite bien évidence, sur la table ou sur le lit, pour me faire honte : ce qui m'a fait croire, certains jours, que mon adolescence n'était qu'un *misérable petit de tas de secrets*, alors qu'elle était une *faim*.

Le grand événement de mes dix-sept ans, c'est la rencontre de mon frère aîné et l'amitié qui est née entre nous. Après la guerre enfantine, une longue séparation nous avait permis de devenir un peu moins transparents l'un pour l'autre, de nous charger chacun de son côté d'histoires, d'aventures, de choses lues, entendues, aimées passionnément, haïes – nous avions désormais beaucoup à apprendre l'un de l'autre. Nous sommes partis l'été pour un grand voyage à l'Est : Berlin, Gdansk, Cracovie, Prague et retour par Venise. En chemin, nous avons liquidé le droit d'aînesse, les rapports de domination, la jalousie en miroir et la colère. (Quand Caïn a tué Abel, disons qu'il a beaucoup perdu). Ça n'était pas précisément le «grand événement» que j'attendais alors… mais j'avais désormais un quatrième ami.

1 Auteur de *La claire fontaine*, Editions Verdier

Roland Buti[1]

L'OCÉAN SANS PARTAGE

Quand j'avais dix-sept ans, je rêvais des îles Sous-le-Vent, bénies par des Dieux généreux qui ne limitent pas, mais élargissent, ne privent pas, mais donnent, ne punissent pas, mais récompensent.

Au marché, la chaleur fait transpirer fruits de terre et fruits de mer : poissons aux grands yeux stupéfaits, amoncellements d'avocats rouges ou verts, limiers, māpē au goût de marron grillé, ananas autrefois introduits dans les régions australes par le Bounty du capitaine Bligh. Drapées dans leurs plus beaux paréos, blancs, roses et noirs, les femmes sont aussi coquettes que les dimanches à l'Église. Elles tiennent haut leurs vêtements pour ne pas se salir ou trébucher, dégagent leurs cuisses nues et avancent à grands pas décidés.

Leurs épaisses crinières de jais surmontées de chapeaux de paille ornés de fleurs sont autant de bosquets mobiles. Un nuage d'insectes les accompagne selon les essences nourricières qu'elles transportent sur la tête. Lorsqu'elles se croisent, de petites bêtes volantes changent de direction par poignée, quittent un massif dont elles se sont lassées pour explorer un nouveau domicile.

Elles adressent aux hommes des sourires engageants comme si elles désiraient les prendre par le bras et les emmener dans un endroit discret pour des entretiens privés.

«La Langouste langoureuse» est une simple paillote ouverte sur la plage avec un toit pointu en fibre de coco ; quelques tables et chaises sont disposées entre des arbres aux larges feuilles profondément découpées dont le cliquetis berce les clients.

Au loin, des feux s'allument partout sur la grève. Les canots rentrent avec leurs chargements de poissons et on entend alors distinctement les cris des pilotes qui dirigent les manœuvres.

Les embarcations de pêcheurs sont suivies de longues traînées phosphorescentes ; mille ampoules éclairent la mer.

Je savoure du lait de coco mélangé avec du rhum ambré et du jus d'orange en admirant ces lucioles marines.

Ce sont des infusoires, de minuscules bêtes qui remontent à la surface le soir, flamboyantes quand le passage d'un bateau les met en contact avec l'air.

Il n'y a que des femmes sous le toit de Teuira (la lumière) : Ra'ihau (ciel paisible consolation des Dieux) qui vit au rez-de-chaussée et s'occupe du blanchissage de toute la maisonnée, Aroti (la femme vigilante de la demeure agréable), l'épouse du fils de Teuira, Tevai (l'eau sacrée de la grotte cachée), la fille pas encore mariée de Teuira, de Mohea (princesse mince et très belle) et Poeiti (petite perle), deux jeunes filles qui partagent la couche d'Aroti. Les hommes sont à la pêche sur leurs pirogues la journée. Après avoir déposé leurs poissons, ils retournent le soir au port pour d'autres affaires.

Les brises changeantes apportent dans ma chambre l'odeur des frangipaniers et le murmure lointain des vagues sur les récifs. Je dors dans un hamac à hauteur d'une fenêtre qui donne sur un chemin herbu serpentant jusqu'à la plage.

Je suis en apesanteur.

Et seul mon dos trempé de transpiration collé à la toile me rappelle ma condition de terrien.

1 Auteur de *Le Milieu de l'horizon*, Editions Zoé

Silvia Härri[1]

LE CARNET DE MES DIX-SEPT ANS

Quand j'avais dix-sept ans, on me disait que j'avais la vie devant moi et l'embarras du choix. Toutes les voies s'ouvraient à moi, la jeunesse était l'époque de l'enthousiasme et de tous les possibles. J'avais de mon côté une formation qui, une fois terminée, me donnerait les avantages que d'autres n'avaient pas. C'est ce qu'on ne cessait de me rabâcher. A moi qui ignorais ce que je souhaitais faire de ma vie, tous ces discours donnaient des sueurs froides et des angoisses nocturnes. C'est vrai, comment être sûre de faire le bon choix ? Comment être certaine de ne pas se tromper, de ne pas s'égarer, de ne pas regretter ? Je n'avais donc aucune envie d'avoir l'âge que j'étais obligée d'endosser comme un habit trop lourd. J'aurais aimé prendre six ou sept ans d'un coup comme on chausserait des bottes de sept lieues pour avancer dans le temps et troquer mes doutes contre la certitude de ce que je deviendrais, de ce que je ferais, de ceux que j'aimerais.

Quand j'avais dix-sept ans, je passais le plus clair de mon temps sur les bancs d'école. Je connaissais mes déclinaisons latines sur le bout des doigts et la liste des verbes anglais à particule, je savais qu'en grec ancien «pharmakon» signifie «remède» mais aussi «poison», que les prépositions allemandes «aus, bei, mit, seit, nach, von zu» régissent le datif et que le chlorure de sodium n'est autre que le sel.

Pendant le cours de maths, je passais ma tête entre les équations du troisième degré, les paraboles, les cosinus et les dérivées secondes pour regarder par la fenêtre et voir si j'apercevais David, qui m'avait quittée parce qu'il n'était plus sûr de rien. Je pensais à sa bouche et à ses mains, à la nuit où nous avions dormi ensemble, aux sourires qu'il ne m'adresserait plus. Et mon cahier restait résolument vide.

Quand j'avais dix-sept ans, je griffonnais des poèmes et des chansons dans un carnet que je protégeais jalousement de tous les regards ou bien j'y inscrivais toutes les questions auxquelles je ne trouvais pas de réponse. Je n'osais parler à personne de cette «démangeaison» d'écrire, à plus forte raison depuis que notre professeur de français avait décrété qu'à partir de vingt ans on ne devait plus écrire de poésie, sauf si l'on se prénommait Baudelaire ou Rimbaud. Quant à moi, qui n'étais ni Baudelaire ni Rimbaud, je ne voulais surtout pas paraître ridicule ou prétentieuse.

Quand j'avais dix-sept ans, j'aimais lire, chanter, jouer de la guitare, passer des soirées entre amis et dormir à la belle étoile. J'avais des envies d'aventures et de voyages, de rencontres surprenantes et souvent peur de l'inconnu.

Aujourd'hui, malgré quelques rides et années de plus, cela n'a pas beaucoup changé. Parce que de ce temps-là, quelque chose ne m'a plus jamais quittée : ce carnet rempli de notes et de poèmes qui me suit toujours et partout.

Et dont j'ose enfin parler.

1 Auteure de *Loin de soi*, Bernard Campiche Editeur

Michel Layaz[1]

PAR ICI LES ANNÉES

J'ai dix-sept ans, un chiffre que j'aime bien.

Depuis une année, une fois par semaine, le soir, et le samedi aussi, un chapeau ocre peu avantageux sur la tête, je travaille au McDonald's. Responsable du grill. Sur ma gauche, un mini congélateur rempli de plaquettes de viande. En quelques minutes six big mac sont prêts, ou douze hamburgers. Au choix. Ça pue et j'ai chaud. Je sais pourquoi je travaille. Plus tard, pour gagner mon pécule et pouvoir voyager, il y aura le tri des paquets à la poste, puis les wagons-lits jusqu'à Rome, Amsterdam ou Bruxelles. Obligation de revêtir l'épouvantable uniforme beige-marron des couchettistes. Tout le reste est excitant.

A l'école, ça va, sans plus. Quand les cours commencent, je dors. Comme beaucoup d'autres. En haut lieu, les pontes qui décident n'ont qu'un horaire en tête. Et moi, leur horaire, je l'ai en horreur. A l'entrée du bâtiment, il y a un surveillant qui note les noms des élèves en retard. Impossible de passer entre les gouttes. J'ai jamais su exactement pourquoi, mais le sbire m'a à la bonne. Tarif extra-préférentiel : deux heures d'arrêt à ma vingt-cinquième arrivée tardive. Qu'on lui offre une statue à cet homme-là !

Les filles me font un peu peur.

Je joue au ping-pong. Non !… Pas au ping-pong ! Au tennis de table. La salle est dans un bâtiment de la gare. Une salle haute et immense qui se déglingue. Qui pourrait deviner qu'une balle de 2,7 grammes puisse faire suer autant ?

Plus d'un mois, je vends des faux parfums de marque à prix cassé. La petite entreprise qui m'engage affirme que c'est légal. Ça ne l'est pas. Je sonne aux portes, à toutes les portes, et je bavarde ; le monde entier à portée de main en quelques coups de sonnette. Très vite, je suis capable de reconnaître n'importe quel parfum. Si je danse avec une fille, je lui glisse à l'oreille le nom de son parfum. Voilà qui impressionne plus que de longs discours. Je n'en tire aucun avantage, d'ailleurs je n'ai rien contre les longs discours, et puis je l'ai déjà dit, les filles me font un peu peur ! Il y en a quatre qui m'invitent à la montagne. Je n'aime pas trop la montagne. J'y vais quand même, et je m'enrhume.

Durant l'été, je pars à Montréal avec un copain.

On n'a pas l'âge pour entrer sur le sol canadien. On entre quand même. Un coup de chance ! On traverse Montréal avec une artiste réputée qui a des verres de lunettes épais comme deux morceaux de lard. On se paie une zone de rouge sans qu'elle ne juge bon de s'arrêter une seule fois. La descente en stop jusqu'à New York sera moins périlleuse.

De retour à Lausanne, je patiente à un passage piéton à côté d'une jeune fille qui a un drôle d'air mélancolique. Pendant six mois, j'essaie de lui démontrer qu'elle n'est coupable de rien et que la vie n'est pas sans intérêt. Non, la vie n'est pas sans intérêt !… Tout le contraire même. Tant de beautés à découvrir. A dix-sept ans, je n'en doutais pas. Et aujourd'hui ? Même s'il y a des coups durs, des inquiétudes, des trahisons, des chagrins, des sales types qui voudraient qu'on leur ressemble, j'en ai toujours la certitude : la vie vaut le coup ! Et j'en prendrai bien pour dix fois dix-sept ans !

1 Auteur de *Le Tapis de course*, Editions Zoé

Valérie Poirier[1]

L'ESCAPADE

Quand j'avais dix-sept ans, je ne vivais pas du tout la vie d'une fille de dix-sept ans.

Je n'allais pas à l'école. Je ne vivais pas chez mes parents.

L'amour m'était tombé dessus, pas de la gnognote de contrebande, du vrai, du pur, du «pour toujours». Il s'appelait Mario, c'était la meilleure chose qui me soit arrivée en dix-sept ans d'existence. Tout en lui me plaisait, sa bouche, ses mains, ses pieds, ses blagues idiotes, sa paresse magnifique, son air de petit prince.

Il nous fallait du temps, de l'espace, la lune en guise d'abat-jour, le clapotis des vagues, alors, on est partis en douce roucouler sous des cieux plus cléments. Laissant tout derrière nous, amis, famille, école, on s'est enfuis dans l'aube d'un matin de décembre avec l'évidence tranquille de ceux qui savent qu'ils ne reviendront pas.

Chez moi, à présent, c'était la route, les champs et quelquefois une maison.

Quitter le nid douillet des habitudes pour se frotter au monde fut une expérience à la fois enivrante et brutale. Notre liberté passait par un extrême dénuement. Mais on avait le temps, des poignées d'heures, de jours à dilapider royalement.

On faisait nos humanités dans l'herbe, au bord des routes, on apprenait la vie dans ce qu'elle a d'infiniment modeste et de plus fastueux. On dormait dans des couloirs de maisons locatives, on festoyait de pommes, on s'initiait aux balbutiements de l'amour.

Quand la faim nous tenaillait et que la saison s'y prêtait, on sortait faire des expéditions nocturnes dans les jardins aux abords de la ville. Parfois, on allait gagner quelques sous. Je travaillais comme fille de comptoir, vendeuse, ouvrière d'usine. Je m'enfuyais après quelque temps, horrifiée par la monotonie de cette vie-là.

Avec quelques billets en poche, on fichait le camp, le pouce levé au bord de la route, on attendait la prochaine voiture qui nous emmènerait à Katmandou, à Lahore ou Madras. Le plus souvent, on arrivait au sud de la France et, après avoir épuisé nos maigres ressources, on reprenait la route en sens inverse. On avait vu la mer, humé un peu du grand large. On rapportait de notre escapade un éclat de rire, un galet, un baiser.

On savait que la vie nous rattraperait. On grandirait, on s'alourdirait, on ferait des projets, on embrasserait une carrière, on élèverait des enfants. L'insouciance nous quitterait, mais on garderait pour toujours, logé au fond de soi, la possibilité d'une escapade à venir.

1 Auteure de *Ivre avec les escargots*, éditions d'autre part

Philippe Rahmy[1]

BURTON DADDY

Quand j'avais dix-sept ans, j'écrivais des histoires. J'en ai retrouvé une. Elle raconte mes virées au vieux cimetière de Céligny, le village de mon enfance. L'acteur Richard Burton y est enterré. J'aimais cette tombe. Tous mes amis l'aimaient. Elle était notre lieu de ralliement. Cette histoire, la voici. Elle a été écrite en 1982. Me voici à dix-sept ans.

J'en ai passé, des heures, en compagnie du cadavre de Richard Burton. J'ai même passé la nuit avec, tous les deux couchés l'un sur l'autre à même la terre, dans le cimetière abandonné de Céligny, un patelin au bord du Léman. Quand Burton a cassé sa pipe, on l'a enterré discretos, et, tout aussi discretos, Elizabeth Taylor lui rendait visite ici, au fin fond de nulle part, la veille de Noël. Elle arrivait au crépuscule pour ne pas être recomnue, en tenue de grand deuil, un lévrier en laisse. Elle restait agenouillée dans la neige à pleurer son bien-aimé, à glisser des mots doux sous la dalle du caveau. Son chien, qui trouvait le temps long, allait pisser sur d'autres tombes ou déterrer les os d'un bourgeois qui se croyait à l'abri, au pied de sa croix. Moi, je restais caché derrière un arbre, à regarder, le coeur battant.

Il fallait, il faut encore, longer un champ de maïs, de colza, ou creusé par le gel, selon l'année et la saison, pour atteindre la grille du cimetière. Mieux vaut venir en été. On avance planqué par la nature, on est tranquille, et le cimetière noyé de verdure fait alors dans le Byron moussu. Combien de fois m'y suis-je rendu ? Au milieu de la nuit, traversant des cours de ferme à pied jusqu'à la plus dangereuse, celle à la sortie du village, la Ferme du chien fou, gardée par un molosse luisant de crocs, qui se jetait au bout de sa chaîne, comme une boule de Morgenstern.

La nuit, toujours la nuit. Les nuits sont vides, odorantes comme la mort. J'ai passé combien d'heures à invoquer l'âme de Richard Burton dans ce cimetière ? Je ne sais plus. On y va tous les samedis avec les copains, picoler, fumer du shit. Moi, je ne me défonce pas trop, je veux avoir les idées claires pour communiquer avec Burton, bien sûr, sans y croire, mais je fais semblant, comme quand on s'assied chez une voyante qui roule des yeux halluciné pour faire gober son flot de stupidités. Les gens feraient mieux d'aller à l'église, on y baratine gratuitement.

La lune éclaire un sol pierreux, défoncé par les racines. Tout est calme. La cérémonie peut commencer. Les bougies sont allumées. On s'assied en cercle autour de la tombe de l'acteur. Mais les copains ne tiennent pas longtemps en place, leurs besoins les entraînent ailleurs, ça finit par se barrer aux quatre coins de la forêt, qui avec une gonzesse, qui pour dégueuler. Moi, je n'ai pas de gonzesse ; un corps handicapé, ça en dégoûte plus d'une. Je n'ai, d'ailleurs, jamais pigé comment font les mecs pour emballer ; ça se regarde en coin, et, dix minutes plus tard, ça se galoche ventouse. Tout ça me dépasse complètement. Bref, je me retrouve seul avec le squelette de Burton sous mon cul, et là, j'ai la trouille, car on est dans le Bois du Flip. Elle s'appelle comme ça, cette forêt, le Bois du Flip, parce que tu ne peux pas la traverser tout seul sans faire dans ton froc, parce que c'est dans ce bois qu'un mec a massacré sa famille à coups de hache, au 19e siècle, un truc horrible, pas si lointain. Il a débité sa femme et ses gosses à la hache. On a dit que c'était à cause de l'absinthe, et ça date de ce fait-divers, l'interdiction de la Fée verte en Suisse. On dit que c'était un bon père, sinon.

Maintenant, je suis seul avec Burton dans le Bois du Flip et… je flippe à mort ! Mais je tiens le coup, cramponné et ratatiné au fond de ce cimetière abandonné. La trouille finit par passer. Je sens l'aura du gaillard, son cadavre d'acteur exhalant des vapeurs d'Hollywood, d'étreintes et de baisers, car les stars brillent de l'amour qui on leur porte. Je ferme les yeux. Elizabeth Taylor se tient nue devant moi, en maîtresse des animaux, une main sur la tête de son chien, l'autre sur celle de Burton agenouillé à ses pieds. A force de rêvasser, la fatigue me tombe dessus. Je me vois assis comme un crétin dans la forêt, tandis que tous autres prennent du bon temps, et que je reste à fixer une bougie au lieu d'avoir quelqu'un à embrasser. Je pense à mon lit. Puis, par extension, à ma famille, à mon père qui avait aussi des allures de star.

Me voici bel et bien assis sur le cadavre dont mon père était un sosie parfait, mon père Adly l'Égyptien, Suisse d'adoption et bonhomme pas commode, qui s'est suicidé à la clope quand j'avais quatorze ans, deux ans avant que Richard Burton ne passe l'arme à gauche. Mon père signait des autographes à l'américaine, en riant, la tête chavirée, la mèche au vent, «Richard Burton, with Love, to Jenny…», à qui voulait bien l'appeler Richard et lui payer un verre. Il a signé je ne sais combien d'autographes en se faisant passer pour la star. Je l'ai vu faire à Genève, à la terrasse des cafés, quand il m'emmenait dans les Pâquis voir les putes qui le connaissaient toutes par son nom, «Salut Rahmy !». Évidemment, ce n'était pas pour baiser qu'il m'emmenait, mais juste histoire de me dessaler, et il signait «Burton with Love» pour les touristes de passage, qui le prenaient pour qui il était, Rahmy l'Égyptien, mais aussi pour les filles qui le prenaient pour un autre, et pour les un autographe de Richard Burton pour frimer devant leurs clients et faire grimper les prix, «coco, je te fais reluire, mais avant toi, je me suis fait un cador du 7e art, tu vises la dédicace, alors allonge la monnaie, etc…».

Donc, ce vieux cimetière est mon paradis. Je me sens vivre parmi tous ces morts. Je fais des rêves éveillés. Puis je rentre chez moi, mais je reviens chaque fois avec l'espoir d'un miracle. Lequel ? Sans doute celui de changer de peau. Je pense à ma famille, j'en voudrais une autre. Je pense à mon père. Il est, comme Burton, froid et enterré. Il gît dans un cimetière voisin, mais mon imagination le déterre, le fait voler à travers la nuit jusqu'ici, pour l'allonger dans la tombe de l'acteur. Ces deux squelettes, ces deux visages n'en forment plus qu'un. Je peux piétiner cet hybride, ou lui parler tendrement, le frapper ou le caresser à travers la terre. Les heures passent. La neige couvre la campagne. La nuit brille de mille feux. Je lis Baudelaire et Lautréamont à la lueur des bougies. J'invoque Dieu et le Diable. Je maudis tous les pères d'être si faibles devant la mort, d'abandonner leurs familles, leurs enfants, de disparaître pour toujours dans le néant. Je les pleure, je les emmerde, j'apprends à vivre en orphelin. Le futur m'appartient !

1 Auteur de *Béton armé*, Editions de La Table ronde

Anne-Sophie Subilia[1]

D'UNE RIVE À D'AUTRES

Mes 17 ans ? Le Cap Horn. J'entrais en Terre de Feu – une zone sans retour. La rive où je me trouvais, d'apparence tranquille, se mit à imploser et voler en cendres ou fumée. Rien n'aurait pu arrêter le brasier. Il abritait en son centre une question fragile et dévorante : qui suis-je ? À dix-sept ans (et avant et après), j'ai tenu un journal ou plutôt des bouts de papier. Ils apaisaient ma phobie de la perte de mémoire, consignaient les trop-pleins, les obsessions, me servaient d'oreilles, de troisième œil, de compagnons. En voici quelques fragments, notés durant les mois qui ont parsemé ce «territoire» des 17 ans.

1999 [sans date]

Le cours s'écoule comme le torrent dans son lit. J'ai déjà quitté les eaux denses. Rive lointaine, inexplorée, inconnue, où je pars me perdre. Vais-je tenir ?

7 septembre 1999

Nuage, que dis-tu ? Que c'est bon de se poser sur l'herbe, sentir le vent, respirer jusqu'au bout de soi-même. Que dis-tu d'autre ? Que j'ai le temps. De voir venir les choses. D'apprendre des choses. Quoi encore ? Que je ne dois pas oublier de jouir. Oh ! Des bruits ! Des petits bruits de timbales qui se cachent dans les fleurs de trèfles ! Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Je resterais ici des heures, à perdre la notion du temps, à m'engouffrer dans l'univers de la beauté. Le soleil me traverse dans les yeux. J'aimerais qu'il ne fasse pas que passer. Qu'il reste en moi.

19 septembre 1999

Place pavée en plein cœur de Bienne. Avec M., une cigarette, un thé, du papier. Des sons nous entourent, des voix plutôt douces. Je n'appartiens à aucun monde. Le froid me glace la main et l'avant-bras. Je porte un gros pull gris. On est parties au hasard. Fuir, mais ça, un petit peu seulement. Comment fuir un boulet attaché au pied ou au cœur ? On a enfin le temps. Je n'ai plus besoin de lui courir après, il est là. Mais pas de répit : tout bouillonne. Toujours ces questions, ces visions. Pourquoi suis-je là ?

24 septembre 1999

Colline de Pâques, encore toi, belle. Dans ton antre, j'infiltre mes soucis, je te sens pleine d'énergie et de force. Tout se repose, tout a besoin de ce repos. Je dois me reposer, faire le point dans ma vie. Je hais cette phrase qui ne veut rien dire. Ici, tout murmure, bouge, bourgeonne, danse, s'éveille, tout s'enflamme, court, s'échappe, tâtonne, fuit, galope loin puis s'arrête, respire, rit, crie, s'étouffe, s'évapore…

Istanbul, 15 février 2000

La main de cette femme, près du poêle. Elle cuisait sa pâte dans le soleil de février. Elle a tenu mes mains, les a serrées dans les siennes et nos regards se sont croisés. Le bonheur est monté d'un coup. À côté d'elle, une autre femme en tailleur aussi. Sa main brun-rouge, j'aurais aimé la photographier. Les stries ou lignes de vie se démarquaient du reste. Cette main turque inconnue qu'on voudrait garder serrée.

La ville grouille et bouillonne dans ses ruelles sales, mal éclairées, où on parle, bouge, mange et crie les marchandises des étals avec une telle conviction qu'intérieurement je les admire. C'est un monde dont je ne suis pas. Je ne fais qu'observer, et ça me désole. À quoi est-ce que j'appartiens ? Je repars, je quitte ce territoire foulé l'espace de cinq jours. Je reprends un avion qui me ramène à ce que je connais ; je retourne vers ceux qui m'attendent. Mais me comprennent-ils ? Je n'ai pas de repères en moi, et c'est ça qui bousille tout. Si au moins ma colonne vertébrale était assez solide, je pourrais me laisser bercer dans les tourmentes du monde, voguer partout et peut-être m'y sentir quelqu'un.

1 Auteure de *Jours d'agrumes*, Editions de L'Aire

Alexandre Voisard[1]

RÊVANT À AUTRE CHOSE

Je sortais d'une enfance heureuse, enluminée par l'enseignement buissonnier de mon père, féru de sciences naturelles. Ses «leçons de choses» m'avaient ouvert l'esprit et inoculé la curiosité comme le vice le plus utile à mon épanouissement. Quand, en septembre 1939, la guerre arracha les hommes à leur famille pour les aligner aux frontières en protection contre les prédateurs éventuels, mon cher paternel, casqué, harnaché et armé, rejoignit son unité, qu'il ne quittera plus durant cinq ans. Dès lors, ma pauvre mère, affublée de quatre enfants âgés de deux à dix ans (deux autres s'y ajouteront, au gré des congés militaires du père), peina à mener le troupeau.

De mon côté, je pris beaucoup d'aise dans l'indiscipline et, très solitaire, je lisais des récits de conquêtes qui bientôt évoqueraient de façon précise et poignante les Maquis français et leurs hauts faits de résistance. Rien ne m'arrêterait : à quatorze ans et quelques mois, j'irai y voir avec armes et bagages, à la stupéfaction incrédule de mes proches, et j'en revins à peine repenti, pour la forme, mais toujours hanté de guérilla et de faits d'armes. Je voulais être parmi ceux qui se battent pour leur liberté. En fait, je crois que c'est à cette époque et dans ces circonstances que m'est venu ce besoin, que j'éprouverai durant toute ma vie, de prendre parti. Une incapacité absolue d'indifférence aux événements dont je serais témoin…

C'est ainsi que se précipita ma déroute scolaire. Alors même que je rêvais à tant d'autres choses, comme la découverte de la Poésie, vécue comme une révélation violente qui, à quinze ans, allait au fond bouleverser mon existence. Entre-temps on m'avait placé en punition dans une ferme en Ajoie, puis en internat aux collèges de Zoug et de Brigue. Après quoi mon père, de retour à la vie civile, s'efforça en vain de me récupérer en me remettant sur «le bon chemin». A seize ans, j'avais déjà tout un passé et tourné la clef dans la serrure derrière moi. J'étais apte à toutes les échappatoires. On me somma de choisir entre des études enfin prises au sérieux et l'apprentissage d'un métier. Or les études me rebutaient tandis que je ne me sentais aucune aptitude au travail manuel. Surtout, la Poésie m'était apparue une fois pour toutes comme ma nécessaire voie, mon unique salut et ma seule étoile. Au grand désespoir parental, j'étais résolu à me consacrer à la Poésie comme on entre au monastère.

C'est alors que mon père eut l'inspiration de s'adresser à un de mes amis, poète et de dix ans mon aîné, en le priant d'intervenir pour me sauver de mon rêve absurde. Cet ami, à qui j'avais confié quelques-uns de mes premiers (et médiocres) poèmes, entra dans le jeu par une lettre (que j'ai conservée) qui me demandait sur un ton affectueux de ne pas m'obstiner dans mon dessein où ne se lisait que vanité. Comment peux-tu imaginer d'être poète, écrivait-il, c'est-à-dire un homme

au-dessus des autres et n'ayant de comptes à rendre à personne hormis à ses propres fantasmes ? C'est quand tu seras capable d'assumer le travail et la condition du commun, ajoutait-il en substance, que tu pourras devenir ce Poète que tu sens s'élever en toi. La leçon était dure, mais fraternelle, et au bout du compte consolante. Je ne m'envolerais pas d'emblée vers un destin de créateur, mais je me rendrais à l'humaine et humble condition du travail.

J'avais pile dix-sept ans. Mon père, qui reprenait la main dans cette épreuve, m'encouragea à me présenter à la Poste qui recrutait. Je m'y ennuyai à mourir durant quatre ans, successivement à Porrentruy, Le Locle, Bienne, puis Aarburg, Baden, où je ne brillai ni par mon savoir-faire ni par mon zèle.

La Poésie prendrait patience et mûrirait à son heure. Mais ceci est une autre histoire.

NB. Cette histoire, qui est rigoureusement la mienne, est contée de manière circonstanciée dans mon autobiographie *Le Mot musique* (Campiche, 2004). Mais je n'en ai pas d'autre pour faire l'état de mes dix-sept ans.

PS. Comment aurais-je pu parler intelligemment de mes dix-sept ans, âge charnière absolument, sans évoquer plutôt ce qui m'y a conduit que ce qui s'en est suivi ?

1 Auteur de *Oiseau de Hasard*, Bernard Campiche Editeur

6e édition

Roman des Romands

Cérémonie de clôture et remise du prix le 27 janvier 2015 à Lausanne (salle Paderewski)

www.romandesromands.ch

Philippe Rahmy[1]
BURTON DADDY

Avec le soutien de : Fondation Francis & Marie-France Minkoff, Sandoz – Fondation de famille, Fondation Oertli Stiftung, Ernst Göhner Stiftung, Loterie Romande ainsi que : canton de Vaud, république et canton de Genève, république et canton du Jura, Etat de Fribourg, Office fédéral de la culture (OFC)

Avec la participation de :

EC Aimée-Stitelmann	GE
Gymnasium Köniz-Lerbermatt	BE
Lycée Jean-Piaget	NE
Gymnase de Chamblandes	VD
Gymnasium Freudenberg	ZH
Collège Sainte-Croix	FR
ECCG de Monthey	VS
Liceo cantonale di Locarno	TI
Kantonsschule am Burggraben	SG
Gymnase de Burier	VD
CEC André-Chavanne	GE
Lycée Denis de Rougemont	NE
Gymnase de La Cité	VD
Kantonsschule Romanshorn	TG
Gymnase de Morges	VD
Liceo Cantonale di Lugano	TI
Gymnase d'Yverdon	VD
Collège de Saussure	GE
Collège St-Michel	FR
Gymnase du Bugnon	VD

graphisme : R.H.L.Js grafik, Mathieu Christe

Sonia Baechler[1]

LE MIROIR

Quand j'avais 17 ans, j'avais dans ma chambre un miroir

Je jouais de la guitare, une guitare folk achetée à mon retour d'Irlande avec le peu de sous qui me restait. « Dirty old town » assise sur mon balcon, à rêver mon indépendance et à me dire que je ne voulais pas grandir. Au fond de moi, comme une peur, comme une impatience, qui à la fois me retenait et me poussait dans la rue.

J'avais décidé, devant mon miroir, que je partirais seule avec mon sac de cuir et ma veste en daim. Une veste usée jusqu'à la moelle, que je ne quittais pas. La veste que portait mon père à son mariage. Je devais prendre le train de nuit jusqu'à Florence, apprendre la poésie, celle qui ne se dissèque pas dans les cours de français, laisser de côté pour un temps les mots trop savants, trop grands, trop longs, trop vides. Je me souviens avoir crié sur le quai de la gare. Folie ! Mes 17 ans

Je voyageais quand j'avais 7 ans. Mais partout où j'allais, mes mains nues devant mon miroir, nue derrière ma guitare, nue dedans, et nue dans les rues. J'avais 17 ans et pas de vêtement. Juste ma peau et ma veste en daim pour garder encore contre moi quelques morceaux d'enfance.

Il y avait tous ces mots dans ma tête, et, devant mon miroir, cette question qui allait et venait : qui suis-je, moi, dans tout ce bruit ? A mon grand-père qui veillait derrière sa fenêtre sur ma chasteté, à la bonne sœur qui nous dessinait sur le tableau noir les périodes « plus » et les périodes « moins » d'après la méthode de contraception naturelle, j'ai récité : « Je suis comme je suis, Je suis faite comme ça, Quand j'ai envie de rire, Oui je ris aux éclats, J'aime celui que j'aime, Est-ce ma faute à moi, Si ce n'est pas le même, Que j'aime chaque fois… ». Avec Jacques-Prévert je me suis persuadée : « Je suis comme je suis ».

Une actrice, une fabulatrice, une folle, une menteuse ?

Devant mon miroir, j'ai joué Juliette. Je suis morte des dizaines de fois par jour. Je me suis regardée tomber, sur le côté droit, sur le gauche, la tête sur un lit, le couteau planté dans le cœur ou plus légère. J'ai fait les quatre cent coups. J'ai imaginé m'enfuir, partir pour Hollywood, aider les pauvres, réussir ailleurs, ne pas tomber dans les pièges, ne jamais grandir. J'ai joué de la guitare, joué des pièces de théâtre, répondu à des interviews, joué celle qui osait tout. J'ai tout mélangé, le vrai, le faux, l'image et le réel.

Je n'ai pas toujours aimé, à 17 ans, être ce que j'étais, devoir être ce que je n'étais pas, être ce que je croyais être.

Mais devant mon miroir, j'ai eu mille vies. Et depuis, je n'ai cessé de les nourrir. Je savais que je ne resterais pas assise sur mon lit. Que je partirais. Je savais aussi que forcément, sur la route, quelque part un jour, je me perdrais. Je sentais que je n'étais pas tout à fait sage, que j'allais bifurquer, prendre des chemins de traverse, je savais que j'allais avoir mal et que j'allais rire aussi.

A 17 ans, j'avais un miroir, et devant lui j'avais déjà décidé que j'écrirais toutes les vies que je ne vivrais pas…

1 Auteure de *On dirait toi*, Bernard Campiche Editeur

Silvia Härri[1]

LE CARNET DE MES DIX-SEPT ANS

Quand j'avais dix-sept ans, on me disait que j'avais la vie devant moi et l'embarras du choix. Toutes les voies s'ouvraient à moi, la jeunesse était l'époque de l'enthousiasme et de tous les possibles. J'avais de mon côté une formation qui, une fois terminée, me donnerait les avantages que d'autres n'avaient pas. C'est ce qu'on ne cessait de me rabâcher. A moi qui ignorais ce que je souhaitais faire de ma vie, tous ces discours donnaient des sueurs froides et des angoisses nocturnes. C'est vrai, comment être sûre de faire le bon choix ? Comment être certaine de ne pas se tromper, de ne pas s'égarer, de ne pas regretter ? Je n'avais donc aucune envie d'avoir l'âge que j'étais obligée d'endosser comme un habit trop lourd. J'aurais aimé prendre six ou sept ans d'un coup comme on chausserait des bottes de sept lieues pour avancer dans le temps et troquer mes doutes contre la certitude de ce que je deviendrais, de ce que je ferais, de ceux que j'aimerais.

Quand j'avais dix-sept ans, je passais le plus clair de mon temps sur les bancs d'école. Je connaissais mes déclinaisons latines sur le bout des doigts et la liste des verbes anglais à particule, je savais qu'en grec ancien « pharmakon » signifie « remède » mais aussi « poison », que les prépositions allemandes « aus, bei, mit, seit, nach, von zu » régissent le datif et que le chlorure de sodium n'est autre que le sel.

Pendant le cours de maths, je passais ma tête entre les équations du troisième degré, les paraboles, les cosinus et les dérivées secondes pour regarder par la fenêtre et voir si j'apercevais David, qui m'avait quittée parce qu'il n'était plus sûr de rien. Je pensais à sa bouche et à ses mains, à la nuit où nous avions dormi ensemble, aux sourires qu'il ne m'adresserait plus. Et mon cahier restait résolument vide.

Quand j'avais dix-sept ans, je griffonnais des poèmes et des chansons dans un carnet que je protégeais jalousement de tous les regards ou bien j'y inscrivais toutes les questions auxquelles je ne trouvais pas de réponse. Je n'osais parler à personne de cette « démangeaison » d'écrire, à plus forte raison depuis que notre professeur de français avait décrété qu'à partir de vingt ans on ne devait plus écrire de poésie, sauf si l'on se prénommait Baudelaire ou Rimbaud. Quant à moi, qui n'étais ni Baudelaire ni Rimbaud, je ne voulais surtout pas paraître ridicule ou prétentieuse.

Quand j'avais dix-sept ans, j'aimais lire, chanter, jouer de la guitare, passer des soirées entre amis et dormir à la belle étoile. J'avais des envies d'aventures et de voyages, de rencontres surprenantes et souvent peur de l'inconnu.

Aujourd'hui, malgré quelques rides et années de plus, cela n'a pas beaucoup changé. Parce que de ce temps-là, quelque chose ne m'a plus jamais quittée : ce carnet rempli de notes et de poèmes qui me suit toujours et partout.

Et dont j'ose enfin parler.

1 Auteure de *Loin de Bollywood*, Bernard Campiche Editeur

David Bosc[1]

ÉLOGE DE LA FAIM

Il y a bien des façons de mentir quand on raconte sa jeunesse. Pour qu'elle brille davantage, on peut en gommer les servitudes, les heures harassantes d'ennui au fond des classes ou devant l'œil dévorant de la télévision. On peut l'enjoliver, coller partout des sourires triomphants, de la vitesse, des conquêtes. À l'opposé, et c'est un peu la même chose, on peut la noircir et lui donner la beauté du tragique. Il n'empêche que ma mère, lorsqu'il m'arrive de lui parler de celui que j'étais à dix-sept ans, de ce que faisait et vivait ce garçon qu'elle connaissait et ne connaissait pas, elle pleure.

Le plus dur, à cet âge, ce n'est pas la petite délinquance, les cuites et les bagarres, mais la solitude. Aussitôt les gens solides, les gens sans états d'âme corrigent : le « sentiment de solitude ». Il faut pourtant dire à ces braves imbéciles que la solitude et le sentiment d'être seul, c'est la même chose. Le plus formidable, à cet âge, c'est l'amitié : j'avais trois amis.

Depuis mes treize ans et demi, je fumais le matin dans la nuit d'hiver et j'allais au café avant le début de la classe : pas de métamorphose l'année de mes dix-sept ans. J'avais autant de poil au menton que l'épicière de mon village (non, ça n'est pas vrai, elle en avait plus que moi : le lundi, à l'ouverture, elle était rasée de près, elle avait les joues bleues des gangsters italo-américains). Je conduisais une moto en toute illégalité (après avoir raté mon permis pour la troisième fois, n'ayant plus un centime pour payer un nouvel examen, j'ai menti, j'ai dit le soir à mon retour : c'est bon, je l'ai. Et je suis parti du village m'acheter des cigarettes. Le flic du coin veillait vaguement au port du casque).

On pourrait faire son autoportrait (aux âges célibataires) en décrivant sa chambre. La mienne était celle d'un garçon qui aurait aimé avoir, disons, trente ans, mais dans une autre époque, n'importe laquelle entre 1830 et 1950. Un fauteuil club en cuir fauve, une table de bois sombre avec une lampe articulée de métal noire, aux murs des vieilleries, et enfin des livres tout le long d'une planche de pin qui bordait mon lit double. Cette chambre, ma belle-mère la fouillait régulièrement pour y lire ce que j'écrivais et dénicher ma revue plus ou moins pornographique, qu'elle mettait ensuite bien évidence, sur la table ou sur le lit, pour me faire honte : ce qui m'a fait croire, certains jours, que mon adolescence n'était qu'un *misérable petit de tas de secrets*, alors qu'elle était une *faim*.

Le grand événement de mes dix-sept ans, c'est la rencontre de mon frère aîné et l'amitié qui est née entre nous. Après la guerre enfantine, une longue séparation nous avait permis de devenir un peu moins transparents l'un pour l'autre, de nous charger chacun de son côté d'histoires, d'aventures, de choses lues, entendues, aimées passionnément, haïes – nous avions désormais beaucoup à apprendre l'un de l'autre. Nous sommes partis l'été pour un grand voyage à l'Est : Berlin, Gdańsk, Cracovie, Prague et retour par Venise. En chemin, nous avons liquidé le droit d'aînesse, les rapports de domination, la jalousie en miroir et la colère. (Quand Caïn a tué Abel, disons qu'il a beaucoup perdu). Ça n'était pas précisément le « grand événement » que j'attendais alors… mais j'avais désormais un quatrième ami.

De retour à Lausanne, je patiente à un passage piéton à côté d'une jeune fille qui a un drôle d'air mélancolique. Pendant six mois, j'essaie de lui démontrer qu'elle n'est coupable de rien et que la vie n'est pas sans intérêt. Non, la vie n'est pas sans intérêt !… Tout le contraire même. Tant de beautés à découvrir. A dix-sept ans, je n'en doutais pas. Et aujourd'hui ? Même s'il y a des coups durs, des inquiétudes, des trahisons, des chagrins, des sales types qui voudraient qu'on leur ressemble, j'en ai toujours la certitude : la vie vaut le coup ! Et j'en prendrai bien pour dix fois dix-sept ans !

1 Auteur de *La cloître fontaine*, Editions Verdier

Michel Layaz[1]

PARTICI LES ANNÉES

J'ai dix-sept ans, un chiffre que j'aime bien.

Depuis une année, une fois par semaine, le soir, et le samedi aussi, un chapeau ocre peu avantageux sur la tête, je travaille au McDonald's. Responsable du grill. Sur ma gauche, un mini congélateur rempli de plaquettes de viande. En quelques minutes six big mac sont prêts, ou douze hamburgers. Au choix. Ça pue et j'ai chaud. Je sais pourquoi je travaille. Plus tard, pour gagner mon pécule et pouvoir voyager. Il y aura le tri des paquets à la poste, puis les wagons-lits jusqu'à Rome, Amsterdam ou Bruxelles. Obligation de revêtir l'épouvantable uniforme beige-marron des couchettistes. Tout le reste est excitant.

A l'école, ça va, sans plus. Quand les cours commencent, je dors. Comme beaucoup d'autres. En haut lieu, les pontes qui décident n'ont qu'un horaire en tête. Et moi, leur horaire, je l'ai en horreur. A l'entrée du bâtiment, il y a un surveillant qui note les noms des élèves en retard. Impossible de passer entre les gouttes. J'ai jamais su exactement pourquoi, mais le sbire m'a à la bonne. Tarif extra-préférentiel : deux heures d'arrêt à ma vingt-cinquième arrivée tardive. Qu'on lui offre une statue à cet homme-là !

Les filles me font un peu peur.

Je joue au ping-pong. Non !… Pas au ping-pong ! Au tennis de table. La salle est dans un bâtiment de la gare. Une salle haute et immense qui se déglingue. Qui pourrait deviner qu'une balle de 2,7 grammes puisse faire suer autant ?

Plus d'un mois, je vends des faux parfums de marque à prix casse. La petite entreprise qui m'engage affirme que c'est légal. Ça ne l'est pas. Je sonne aux portes, à toutes les portes, et je bavarde ; le monde entier à portée de main en quelques coups de sonnette. Très vite, je suis capable de reconnaître n'importe quel parfum. Si je danse avec une fille, je lui glisse à l'oreille le nom de son parfum. Voilà qui impressionne plus que de longs discours. Je n'en tire aucun avantage, d'ailleurs je n'ai rien contre les longs discours, et puis je l'ai déjà dit, les filles me font un peu peur ! Il y en a quatre qui m'invitent à la montagne. Je n'aime pas trop la montagne. J'y vais quand même, et je m'enrhume.

Durant l'été, je pars à Montréal avec un copain.

On n'a pas l'âge pour entrer sur le sol canadien. On entre quand même. Un coup de chance ! On traverse Montréal avec une artiste réputée qui a des verres de lunettes épais comme deux morceaux de lard. On se paie une zone de rouge sans qu'elle ne juge bon de s'arrêter une seule fois. La descente en stop jusqu'à New York sera moins périlleuse.

De retour à Lausanne, je patiente à un passage piéton à côté d'une jeune fille qui a un drôle d'air mélancolique. Pendant six mois, j'essaie de lui démontrer qu'elle n'est coupable de rien et que la vie n'est pas sans intérêt !… Tout le contraire même. Tant de beautés à découvrir. A dix-sept ans, je n'en doutais pas. Et aujourd'hui ? Même s'il y a des coups durs, des inquiétudes, des trahisons, des chagrins, des sales types qui voudraient qu'on leur ressemble, j'en ai toujours la certitude : la vie vaut le coup ! Et j'en prendrai bien pour dix fois dix-sept ans !

1 Auteur de *Jours d'agrumes*, Editions de L'Aire

Roland Buti[1]

L'OCÉAN SANS PARTAGE

Quand j'avais dix-sept ans, je rêvais des îles Sous-le-Vent, bénies par des Dieux généreux qui ne limitent pas, mais élargissent, ne privent pas, mais donnent, ne punissent pas, mais récompensent.

Au marché, la chaleur fait transpirer fruits de terre et fruits de mer : poissons aux grands yeux stupéfaits, amoncellements d'avocats rouges ou verts, limiers, māpē au goût de marron grillé, ananas autrefois introduits dans les régions australes par le Bounty du capitaine Bligh. Drapées dans leurs plus beaux paréos, blancs, roses et noirs, les femmes sont aussi coquettes que les dimanches à l'Église. Elles tiennent haut leurs vêtements pour ne pas se salir ou trébucher, dégagent leurs cuisses nues et avancent à grands pas décidés.

Leurs épaisses crinières de jais surmontées de chapeaux de paille ornés de fleurs sont autant de bosquets mobiles. Un nuage d'insectes les accompagne selon les essences nourricières qu'elles transportent sur la tête. Lorsqu'elles se croisent, de petites bêtes volantes changent de direction par poignée, quittent un massif dont elles se sont lassées pour explorer un nouveau domicile.

Elles adressent aux hommes des sourires engageants comme si elles désiraient les prendre par le bras et les emmener dans un endroit discret pour des entretiens privés.

« La Langouste langoureuse » est une simple paillote ouverte sur la plage avec un toit pointu en fibre de coco ; quelques tables et chaises sont disposées entre des arbres aux larges feuilles profondément découpées dont le cliquetis berce les clients.

Au loin, des feux s'allument partout sur la grève. Les canots rentrent avec leurs chargements de poissons et on entend alors distinctement les cris des pilotes qui dirigent les manœuvres.

Les embarcations de pêcheurs sont suivies de longues traînées phosphorescentes ; mille ampoules éclairent la mer.

Je savoure du lait de coco mélangé avec du rhum ambré et du jus d'orange en admirant ces lucioles marines.

Ce sont des infusoires, de minuscules bêtes qui remontent à la surface le soir, flamboyantes quand le passage d'un bateau les met en contact avec l'air.

Il n'y a que des femmes sous le toit de Teuira (la lumière) : Ra'ihau (ciel paisible consolation des Dieux) qui vit au rez-de-chaussée et s'occupe du blanchissage de toute la maisonnée, Aroti (la femme vigilante de la demeure agréable), l'épouse du fils de Teuira, Tevai (l'eau sacrée de la grotte cachée), la fille pas encore mariée de Teuira, de Mohea (princesse mince et très belle) et Poeiti (petite perle), deux jeunes filles qui partagent la couche d'Aroti. Les hommes sont à la pêche sur leurs pirogues la journée. Après avoir déposé leurs poissons, ils retournent le soir au port pour d'autres affaires.

Les brises changeantes apportent dans ma chambre l'odeur des frangipaniers et le murmure lointain des vagues sur les récifs. Je dors dans un hamac à hauteur d'une fenêtre qui donne sur un chemin herbu serpentant jusqu'à la plage.

Je suis en apesanteur.

Et seul mon dos trempé de transpiration collé à la toile me rappelle ma condition de terrien.

1 Auteur de *Le Milieu de l'horizon*, Editions Zoé

Valérie Poirier[1]

L'ESCAPADE

Quand j'avais dix-sept ans, je ne vivais pas du tout la vie d'une fille de dix-sept ans.

Je n'allais pas à l'école. Je ne vivais pas chez mes parents.

L'amour m'était tombé dessus, pas de la gnognote de contrebande, du vrai, du pur, du « pour toujours ». Il s'appelait Mario, c'était la meilleure chose qui me soit arrivée en dix-sept ans d'existence. Tout en lui me plaisait, sa bouche, ses mains, ses pieds, ses blagues idiotes, sa paresse magnifique, son air de petit prince.

Il nous fallait du temps, de l'espace, la lune en guise d'abat-jour, le clapotis des vagues, alors, on est partis en douce roucouler sous des cieux plus cléments. Laissant tout derrière nous, amis, famille, école, on s'est enfuis dans l'aube d'un matin de décembre avec l'évidence tranquille de ceux qui savent qu'ils ne reviendront pas.

Chez moi, à présent, c'était la route, les champs et quelquefois une maison.

Quitter le nid douillet des habitudes pour se frotter au monde fut une expérience à la fois enivrante et brutale. Notre liberté passait par un extrême dénuement. Mais on avait le temps, des poignées d'heures, de jours à dilapider royalement.

On faisait nos humanités dans l'herbe, au bord des routes, on apprenait la vie dans ce qu'elle a d'infiniment modeste et de plus fastueux. On dormait dans des couloirs de maisons locatives, on festoyait de pommes, on s'initiait aux balbutiements de l'amour.

Quand la faim nous tenaillait et que la saison s'y prêtait, on sortait faire des expéditions nocturnes dans les jardins aux abords de la ville. Parfois, on allait gagner quelques sous. Je travaillais comme fille de comptoir, vendeuse, ouvrière d'usine. Je m'enfuyais après quelque temps, horrifiée par la monotonie de cette vie-là.

Avec quelques billets en poche, on fichait le camp, le pouce levé au bord de la route, on attendait la prochaine voiture qui nous emmènerait à Katmandou, à Lahore ou Madras. Le plus souvent, on arrivait au sud de la France et, après avoir épuisé nos maigres ressources, on reprenait la route en sens inverse. On avait vu la mer, humé un peu du grand large. On rapportait de notre escapade un éclat de rire, un galet, un baiser.

On savait que la vie nous rattraperait. On grandirait, on s'alourdirait, on ferait des projets, on embrasserait une carrière, on élèverait des enfants. L'insouciance nous quitterait, mais on garderait pour toujours, logé au fond de soi, la possibilité d'une escapade à venir.

1 Auteure de *Ivre avec les escargots*, éditions d'autre part

Anne-Sophie Subilia[1]

D'UNE RIVE À D'AUTRES

Mes 17 ans ? Le Cap Horn. J'entrais en Terre de Feu – une zone sans retour. La rive où je me trouvais, d'apparence tranquille, se mit à imploser et voler en cendres ou fumée. Rien n'aurait pu arrêter le brasier. Il abritait en son centre une question fragile et dévorante : qui suis-je ? À dix-sept ans (et avant et après), j'ai tenu un journal ou plutôt des bouts de papier. Ils apaisaient ma phobie de la perte de mémoire, consignaient les trop-pleins, les obsessions, me servaient d'oreilles, de troisième œil, de compagnons. En voici quelques fragments, notés durant les mois qui ont parsemé ce « territoire » des 17 ans.

1999 [sans date]

Le cours s'écoule comme le torrent dans son lit. J'ai déjà quitté les eaux denses. Rive lointaine, inexplorée, inconnue où je pars me perdre. Vais-je tenir ?

7 septembre 1999

Nuage, vache, fil d'herbe : c'est bon de se poser sur l'herbe, sentir le vent, respirer jusqu'au fond de ses poumons. Que suis-je d'autre ? Quelle est le temps. De voir venir les choses. D'apprendre à les choisir. Ne pas oublier que je dois pas oublier de jouir. Oh ! Des bruits ! Des petits bruits de timbales qui se cachent dans les fleurs de trèfles ! Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Je resterais ici des heures, à perdre la notion du temps, à m'engouffrer dans l'univers de la beauté. Le soleil me traverse dans les yeux. J'aimerais qu'il ne fasse pas que passer. Qu'il reste en moi.

19 septembre 1999

Place pavée en plein cœur de Bienne. Avec M., une cigarette, un thé, du papier. Des sons nous entourent, des voix plutôt douces. Je n'appartiens à aucun monde. Le froid me glace la main et l'avant-bras. Je porte un gros pull gris. On est parties au hasard. Fuir, mais ça, un petit peu seulement. Comment fuir un boulet attaché au pied ou au cœur ? On a enfin le temps. Je n'ai plus besoin de lui courir après, il est là. Mais pas de répit ; tout bouillonne. Toujours ces questions, ces visions. Pourquoi suis-je là ?

24 septembre 1999

Colline de Pâques, encore toi, belle. Dans ton antre, j'infiltre mes soucis, je te sens pleine d'énergie et de force. Tout se repose, tout a besoin de ce repos. Je dois me reposer, faire le point dans ma vie. Je hais cette phrase qui ne veut rien dire. Ici, tout murmure, bouge, bourgeonne, danse, s'éveille, tout s'enflamme, court, s'échappe, tâtonne, fuit, galope loin puis s'arrête, respire, rit, crie, s'étouffe, s'évapore…

Istanbul, 15 février 2000

La main de cette femme, près du poêle. Elle cuisait sa pâte dans le soleil de février. Elle a tenu mes mains, les a serrées dans les siennes et nos regards se sont croisés. Le bonheur est monté d'un coup. À côté d'elle, une autre femme en tailleur aussi. Sa main brun-rouge, à jamais figée la photographier. Les stries ou lignes de vie se démarquaient du reste. Cette main inconnue qu'on voudrait garder serrée.

La ville grouille et bouillonne dans ses ruelles sales, mal éclairées, où on parle, bouge, mange et crie les marchandises des étals avec une telle conviction qu'intérieurement je les admire. C'est un monde dont je ne suis pas. Je ne fais qu'observer, et ça me désole. À quoi est-ce que j'appartiens ? Je repars, je quitte ce territoire foulé l'espace de cinq jours. Je reprends un avion qui me ramène à ce que je connais ; je retourne vers ceux qui m'attendent. Mais me comprennent-ils ? Je n'ai pas de repères en moi, et c'est ça qui bousille tout. Si au moins ma colonne vertébrale était assez solide, je pourrais me laisser bercer dans les tourmentes du monde, voguer partout et peut-être m'y sentir quelqu'un.

1 Auteure de *Jours d'agrumes*, Editions de L'Aire

Alexandre Voisard[1]

RÊVANT À AUTRE CHOSE

[illegible] heureuse, enluminée par l'enseignement buissonnier de mon père, fou de sciences naturelles. Ses « leçons de choses » m'avaient ouvert l'esprit et inoculé la [illegible] émerveillement. Quand, [illegible] septembre 1939, la guerre arracha les hommes à leur famille pour les aligner aux frontières en protection contre [illegible] éventuels, mon cher paternel, casqué, harnaché et armé, rejoignit son unité, qu'il ne quittera plus durant cinq ans. Dès lors, ma pauvre mère, affublée de quatre enfants [illegible] (trois autres s'y ajouteront, au gré des congés militaires du père), [illegible] Porrentruy, Le Locle, Bienne, puis Aarburg, Bade et [illegible] ne brillai ni par [illegible] ni par mon zèle.

[illegible] Poésie prendrait patience et mûrirait à son heure. Mais ceci est une autre histoire.

NB. Cette histoire, qui est rigoureusement la mienne, est contée de manière circonstanciée dans mon autobiographie *Le Mot musique* (Campiche, 2004). Mais je n'en ai pas fait état de mes dix-sept ans.

[illegible] pu parler intelligemment de mes dix-sept ans, âge charnière absolument, sans évoquer plutôt ce qui m'y a conduit que ce qui s'en est suivi ?

1 Auteur de *Oiseau de Hasard*, Bernard Campiche Editeur